

## La plume rouge de Bahia Drake

**Incipit: Au douzième coup de minuit, j'enfilai ma paire de ballerines pour vivre mon conte de fées, quand le cri des singes hurleurs me sortit de ma torpeur moite.**

L'aventure avait démarré quelques mois auparavant, à Nantes. Mon diplôme d'infirmière en poche, je n'avais pour autant aucune envie, à vingt-deux ans, de m'engager sur le chemin trop balisé de la vie active. C'est l'envie d'ailleurs qui m'appelait.

Je commençai alors à taper frénétiquement sur mon clavier d'ordinateur, en quête de ce fameux « ailleurs ». Mon esprit vagabondait déjà au gré de mes recherches sur la toile, quand tout à coup, il s'arrêta sur une annonce de Mission Mundo, site de volontariat à l'étranger : « Appel à volontaires, Bahia Drake, Costa Rica. Vous souhaitez vivre une immersion dans un cadre paradisiaque tout en développant vos compétences en hôtellerie ? Rejoignez notre équipe dans un écolodge familial situé à Bahia Drake, entre jungle luxuriante et plages sauvages. Séjour de 3 à 6 mois ». « Bahia Drake », un nom aux sonorités évocatrices, m'invitait d'ores et déjà au voyage, à l'instar du célèbre pirate qui découvrit cette petite baie coupée du monde il y a plus de cinq cents ans. Ma curiosité était hautement titillée : quel trésor caché allais-je bien y découvrir ? Et c'est ainsi que mon esprit, mon corps et mon âme, formant un tout indivisible, se retrouvèrent soudain happés à leur insu par cette aventure mystérieuse et folle. La petite Alice bien rangée et prévisible que j'avais toujours été se sentit habitée d'une puissance quasi-divine, prête à braver l'inconnu.

Deux semaines plus tard, je décollai ainsi pour San Jose, sans billet de retour, pour rejoindre le Luna Verde Lodge de Bahia Drake. Dans le bus qui sillonnait le pays jusqu'au port de Sierpe où je devais prendre le bateau, le Costa Rica s'étendait autour de moi, sauvage et foisonnant, mais je le traversai engourdie par la chaleur, insensible aux paysages qui défilaient comme des ombres. Seule la destination comptait, comme un point fixe dans le flou.

Arrivée au petit village de Sierpe, je fus accueillie par les gardiens du port : quelques crocodiles vaguement menaçants qui montaient la garde. Je m'approchai et crus les entendre me chuchoter que c'était ici que l'aventure commençait. Je montai alors dans la pirogue qui allait me guider à travers la mangrove, dans les eaux sombres du Rio Sierpe. Le bateau glissait, sinueux, entre les bras verts de la forêt tropicale. Puis, soudain, la rivière s'élargit, s'ouvrit, et l'océan surgit. L'embarcation suivit la côte, brinquebalée par les vagues capricieuses qui la bouscullaient. Bahia Drake apparut, comme un secret bien gardé, une crique ourlée de jungle. Je débarquai les pieds dans l'eau, le cœur battant, l'âme déjà ailleurs.

Quelques semaines s'étaient écoulées, ou peut-être davantage, car le temps avait suspendu son cours, et déjà, je me fondais dans le lieu, comme si j'avais toujours appartenu à cette terre. Je travaillais peu : seulement une poignée d'heures par jour. Au plein cœur de la saison des pluies, les clients étaient rares, et j'accomplissais de modestes travaux d'entretien et de service, économisant ainsi toute mon énergie pour me consacrer à d'autres activités. Je passais le plus clair de mon temps à sillonner les sentiers du Corcovado, l'une des plus vastes réserves du Costa Rica, écrin luxuriant de biodiversité. À chaque pas, je guettais les apparitions insolites : des singes capucins voltigeurs, des toucans aux plumages flamboyants, des loutres espiègles, et bien d'autres encore...

A la tombée de la nuit, je retrouvai mes amis costaricains, la plupart guides touristiques, pour déguster des cocktails colorés dans un des bars situés sur les hauteurs du village. Il y a quelques jours, j'y avais

croisé le chemin de Manuel-Antonio, un Costaricain follement épris de Bahia Drake. Rien ni personne n'aurait pu l'en arracher, pas même le regard d'une charmante voyageuse venue de France. Mais ce jeune homme irradiait d'une sérénité hypnotique. Et, dans le pli de son sourire, j'entrapercevais un grain de folie qui n'allait pas tarder à me faire perdre pied. J'avais très envie de le découvrir et j'avais le sentiment que lui aussi.

Ce jour-là, il m'avait donné rendez-vous pour un tête-à-tête autour d'un cocktail, au bar El Refugio del Pirata, aux alentours de minuit trente. L'endroit offrait, entre autres, d'exquis mojitos à la mangue, et invitait les clients à entonner des airs connus venus des quatre coins du monde. Le juke-box proposait même quelques pépites françaises, dont « Couleur Café » de Serge Gainsbourg, que j'affectionnais tant. Tout semblait réuni pour que cette soirée reste gravée dans nos mémoires.

Le soir venu, je glissai donc sur moi une petite robe noire, sobre et ajustée, puis attrapai une paire de ballerines vernies, un brin passées de mode, mais bien plus présentables que les vieilles tongs qui m'avaient accompagnée toute la journée. Ainsi vêtue, je m'apprêtais à vivre mon début de conte de fées avec mon beau Costaricain. J'entendis sonner mon réveil que j'avais programmé pour éviter de m'endormir avant la rencontre, tant la chaleur du jour m'avait épuisée. Il sonna très exactement douze fois avant que je parvienne à l'éteindre. Les douze coups de minuit.

Je commençai à emprunter le chemin surplombant la falaise pour rejoindre le centre du village, quand je fus hélée par le cri des singes hurleurs. Leur cri guttural, profond et prolongé, semblait résonner à des kilomètres à la ronde. Jamais je ne les entendais ainsi la nuit, et j'imaginai dès lors que c'était annonciateur de danger. Instinctivement, je rebroussai chemin pour me diriger vers la forêt d'où provenaient les hurlements, me laissant guider par eux. Je voulus prévenir Manuel-Antonio de mon retard certain, mais je constatai dépitée que mon téléphone était à court de batterie. « Comme toujours dans ces situations d'urgence » pensai-je. L'urgence, en vérité, était de revenir à moi et de rassembler mes forces, physiques et mentales, loin d'une quelconque distraction.

Je suivais le rivage de la plage de Cocalito, enveloppée par l'obscurité, guidée par l'élan de ma quête. Dans le silence épais de la nuit, les appels des singes résonnaient avec une clarté nouvelle. Parvenue à Las Caletas, je m'enfonçai dans une clairière discrète, baignée d'ombre et de murmures. Dans les hauteurs des ficus géants, je devinai des silhouettes furtives, suspendues entre ciel et feuillage. Silencieux, les singes hurleurs semblaient guetter mon arrivée. Les primates étaient là, perchés à quelques mètres au-dessus de moi.

Soudain, un cri rauque déchira le silence. Cette fois-ci, c'était un cri humain. Je m'approchai alors d'une bâtisse de tôle cabossée, qui semblait néanmoins habitée. À travers la pénombre, je distinguai les contours d'un puits. Deux béquilles gisaient sur le sol. En m'approchant, mon cœur se serra : je vis un homme recroquevillé au fond. Par chance, le puits n'était guère profond, deux mètres tout au plus, et je parvins à le hisser hors de son piège. Ce n'est qu'alors que je découvris qu'il n'avait qu'une seule jambe.

Une fois ses esprits retrouvés, cet homme, au regard traversé par les âges, me remercia chaleureusement, encore secoué par l'incident. D'une voix tremblante, il m'avoua avoir perdu l'équilibre en ramassant du bois pour allumer un feu, avant de basculer dans le puits de fortune qu'il avait lui-même creusé.

Le gardien des lieux m'invita ensuite à prêter l'oreille au silence, un silence presque sacré, pour entrer en communion avec *el espíritu del bosco*. Très vite, je me sentis traversée par la nuit et enveloppée par la forêt et ses âmes invisibles. Ce fut alors que Jose -c'était son nom-, le regard perdu dans les ombres, se décida à me livrer son histoire. Il évoqua l'accident, brutal, survenu face à un crocodile, et sa triste fin de vie de garde forestier dans le Corcovado. Vinrent ensuite l'isolement, le silence des hommes, le repli sur soi. Ce fut auprès des singes qu'il trouva refuge, devenus sa seule famille au cœur du vivant.

Jose me parla de sa nouvelle mission de vie : celle d'initier les âmes curieuses aux mystères des plantes médicinales et cosmétiques, de leur révéler les vertus oubliées que la forêt murmure à qui sait l'écouter. Il n'éprouvait plus le besoin de travailler pour survivre. La nature, abondante, lui offrait tout. Et il n'éprouvait plus non plus le désir de vivre parmi les hommes. C'est dans la compagnie des animaux, dans leur regard sans jugement, qu'il trouvait désormais sa plénitude.

Alors, dans un geste empreint de tendresse, Jose me tendit une plume rouge, longue et éclatante comme une flamme au cœur de la nuit. « *A beautiful feather for you, my beautiful daughter* », murmura-t-il, sa voix caressant l'air. C'était une plume d'ara macao, oiseau sacré de la forêt, célébré pour sa splendeur incandescente et son amour indéfectible, fidèle à son partenaire jusqu'au dernier souffle.

Je la saisis avec délicatesse, tel un secret confié par la nature, et la glissai contre moi, prête à en goûter toute la magie. Les singes hurleurs s'étaient tus, sans doute plongés dans un sommeil paisible. Sur le chemin du retour, tandis que la jungle s'assoupissait dans sa moiteur silencieuse, mon esprit s'égara dans les méandres du désir. Manuel-Antonio s'invita dans mes pensées, comme une brise tiède sur ma peau. Et si cette plume messagère m'indiquait que c'était lui... mon oiseau de cœur ?

*Nadège M.*

